

SLATE.FR

Jean-Michel FRODON

La grande expédition à travers les images, de soi, de toi



***Dessine-toi* de Gilles Porte sort en salle ce mercredi 26 janvier**

On se souvient de [l'immense entreprise](#) initiée par Gilles Porte, dans le monde entier, à partir d'autoportraits dessinés par des enfants. De très petits enfants, entre 3 et 6 ans, que le cinéaste et chef opérateur est à nouveau parti visiter, doté cette fois d'une caméra, au Kenya, en Allemagne, en Birmanie, en Palestine, au Japon, en Mongolie, en Italie, aux Iles Fidji, chez les Inuits... Il s'agissait cette fois de les filmer, selon un dispositif très particulier : à travers une plaque de verre, sur fond neutre, tandis qu'ils tracent des traits avec un gros feutre noir, et que la caméra surélevée les regarde selon ce dénivelé qui sépare les adultes des petits.

Bon, des petits enfants, de l'exotisme, des dessins, un dispositif, on voit venir le mélange de chantage au mignon, au multiculturel et au geste artistique. Et alors on se trompe lourdement. Gilles Porte avait dix façons de rentabiliser de manière racoleuse l'immense matériel visuel accumulé durant ses voyages et ses rencontres avec quelque 4000 enfants. Au lieu de quoi il a choisi une proposition déroutante, audacieuse, et où il se joue bien autre chose que la rencontre avec de mignonnes frimousses *united colors* et des attendrissants dessins de gosse.



Sous son apparente simplicité, *Dessine-toi* est en fait d'une complexité impossible à décrire sans l'affaiblir. Sans un mot de commentaire, dans un face à face troublant avec des enfants qui, seuls ou à deux, se coltinent la tâche de se représenter eux-mêmes, l'enchaînement des plans suscite de multiples interrogations, qui concernent aussi bien notre propre regard et la manière dont il est construit par la réalisation, l'enjeu de la représentation de soi, ce qu'il y a de comparable et d'incomparable entre ce que dessinent des enfants que séparent des milliers de kilomètres et des océans de différences matérielles et culturelles. C'est qu'il s'en passe des choses, grâce à la façon dont filme Gilles Porte ! Cette frontalité obstinée du filmage ne nous laisse nul répit, nul échappatoire vers un confort de témoin amusé et condescendant. Tout cela est bien trop sérieux, trop profond.

Il se passe, donc, une myriade de choses sur les visages des enfants, dans les moments d'attente avant de dessiner ou pendant, chez ceux qui cherchent longtemps et ceux qui se lancent tout d'un coup, ceux qui ont déjà des idées en tête, ceux qui se laissent guider par leur main, ceux qui se circonscrivent à un trait et ceux qui n'en finissent plus de se figurer et transfigurer dans une jungle de lignes, une exubérance de graphes. Et encore, il s'en passe aussi des choses dans les dessins eux-mêmes, et dans notre manière de les regarder, d'y instaurer nos propres repères, nos références.



Chaque plan d'un enfant en action (c'en est une, ô combien !) est riche d'un infini de réactions, qui ne peut se déployer que grâce à la durée, à la répétition/variation qui est au principe du film, la systématique du dispositif et la singularité de chaque cas conspirant pour stimuler nos émotions et nos pensées. Mais bien sûr le montage (avec Catherine Schwartz) ne se contente pas de coller des plans les uns derrière les autres, il organise des ensemble, suggère des proximités, des distances, des échos. Toujours sans rien expliciter. Moins nous en savons côté informations factuelles (on en aura au générique de fin, [et plus si désiré](#)), plus nous y réfléchissons, nous imaginons, nous nous rappelons aussi, même si c'est loin, notre enfance, celle d'autres enfants, les nôtres ou pas...

Sans un mot, donc, il est question de liberté et de modèles, il est question de joie et de peur, de rapport à soi-même et aux autres. Seulement 1h10 pour traverser tout cela, méditer tout cela, jouer avec tout cela ?

Mais ça n'est pas tout. Gilles Porte s'est livré à deux autres opérations, qui déploient et multiplient encore les dimensions que mobilise le film. Les deux gestes sont passionnants, même si leurs résultats paraissent inégaux. Le premier est d'avoir confié certains dessins à une équipe de graphistes qui y ont ajouté de l'animation. C'est parfois rigolo, parfois très beau, souvent un peu vain, même si la manière de faire soudain bouger « bonshommes » et traits revendique une autre forme de liberté, une invitation à d'autres ouvertures, d'autres surprises.

Liberté, ouverture, surprise, c'est ce qu'offre sans réserve l'autre ajout, celui d'une musique carrément au-delà que tout ce qu'on aurait pu espérer. Louis Sclavis offre une des plus belles compositions de sa longue et féconde carrière, sa musique est comme une autre source de lumière pour mieux voir ce qu'on voit, explorer ce vers quoi le film nous incite à aller, et qui est si vaste et touffu.

Jean-Michel Frodon
Slate.fr